

Extrait de

*Histoire des suffragistes radicales*

Jill Liddington & Jill Norris

(Éditions Libertalia, 2018)

Plus d'informations sur [editionslibertalia.com](http://editionslibertalia.com)



## PRÉFACE À L'ÉDITION FRANÇAISE

Il y a cent ans, en 1918, au terme d'un demi-siècle de revendications et de luttes, le Parlement britannique accordait enfin le droit de vote aux femmes. Encore était-il limité à celles qui avaient de plus de 30 ans, alors que tous les hommes majeurs, à partir de 21 ans, en bénéficiaient désormais. Il s'agissait ainsi, de la part de politiciens misogynes et soucieux de ne pas céder une parcelle de leur pouvoir, de maintenir une majorité masculine dans l'électorat. Et ce n'est qu'en 1928 que toutes les femmes purent voter.

De cet accès au suffrage, on a retenu quelques repères, et un ou deux mythes aussi. Pourquoi les femmes obtenaient-elles le droit de vote en février 1918? Herbert Asquith, ancien Premier ministre libéral (1908-1916) et longtemps farouche opposant au suffrage des femmes, expliquait qu'elles avaient « obtenu leur propre salut » par leur participation à l'effort de guerre :

« Comment aurions-nous pu poursuivre la guerre sans elles? À l'exception du port des armes sur le champ de bataille, il n'y a guère de secteur qui ait contribué ou contribué à la poursuite de notre cause et où les femmes n'ont pas été au moins aussi actives et aussi efficaces que les hommes. Et surtout où nous regardons, nous les voyons accomplir, avec zèle et succès, et sans faire de tort aux prérogatives de leur sexe, des tâches dont, il y a trois ans, nous aurions jugé qu'elles relevaient exclusivement du domaine des hommes\* . »

---

\* Franchise and Electoral Reform, House of Commons. HC Deb. 28 March 1917, vol. 92, col. 469.

Cette interprétation, qui veut que le droit de vote ait été pour les femmes la récompense de leur ardeur au travail, a fait florès et a été diffusée par de multiples supports. Elle est trompeuse : en 1918, les jeunes femmes, qui constituent les gros bataillons des munitionnettes et autres travailleuses suppléant les hommes partis au front, restent privées du droit de vote. Et elle occulte le combat mené pendant un demi-siècle par les militantes du suffrage, et tout particulièrement au cours des quinze années qui précèdent la Grande Guerre.

Une autre distorsion de l'histoire, plus subtile, attribue ce succès seulement à Emmeline Pankhurst (1858-1928), à sa fille Christabel (1880-1958) et aux suffragettes de la Women's Social and Political Union (WSPU, Union sociale et politique des femmes). La littérature historique, les manuels et les musées centrent leur propos sur elles, et le film de Sarah Gavron, *Les Suffragettes* (2015), leur rend également hommage\*. Cela tient en partie à la détermination et au courage physique des suffragettes : les bris de vitres, voire les incendies de biens et de boîtes aux lettres ; l'incarcération de plus d'un millier d'entre elles, les grèves de la faim et l'alimentation forcée à partir de 1909 ; le dévouement total, y compris jusqu'à la mort, comme pour Emily Wilding Davison (1872-1913). Face à un pouvoir d'État qui frappe et emprisonne, et, plus largement, aux violences masculines à leur encontre, la volonté des militantes de la WSPU joue un rôle essentiel dans la lutte pour le suffrage. La place prépondérante qu'elles occupent dans cette mémoire tient aussi au fait que leurs actions spectaculaires, organisées surtout à Londres, sont relayées par la presse et par les actualités filmées. Et que les suffragettes,

---

\* À noter cependant, le tableau plus équilibré que dresse le documentaire de Michèle Dominici, *Suffragettes. Ni paillasons, ni prostituées* (2012).

des femmes souvent lettrées, à commencer par Emmeline Pankhurst et ses filles, ont écrit leurs propres récits, dans lesquels les historiens ont abondamment puisé\*.

Une autre histoire existe cependant, celle des suffragistes. Elles sont regroupées dans une vaste fédération, dirigée par Millicent Fawcett (1847-1929), la National Union of Women's Suffrage Societies (NUWSS, Union nationale des sociétés pour le droit de vote des femmes). Cette organisation compte notamment, dans la région cotonnière de Manchester et du Lancashire, au nord-ouest de l'Angleterre, des militantes ouvrières, les « suffragistes radicales ». Elles ont combattu avec une détermination qui n'a rien à envier à celle des Pankhurst. Et pourtant. Selina Cooper, Esther Roper, Eva Gore-Booth, Ada Nield Chew, Alice Collinge, Cissy Foley, Helen Silcock, Sarah Reddish, Sarah Dickenson : qui connaît ces noms aujourd'hui ? Peu d'entre elles ont fait l'objet d'une biographie, et elles sont absentes non seulement des grands récits de l'histoire britannique, mais même souvent de l'histoire des femmes. C'est leur lutte que retrace ce livre.

### *Suffragistes, suffragistes radicales et suffragettes*

Au tournant du xx<sup>e</sup> siècle, la Grande-Bretagne est une société profondément inégalitaire. Le pays est dirigé par la grande bourgeoisie, tandis que l'aristocratie a gardé des positions importantes dans la propriété foncière mais aussi dans les institutions et au cœur de l'État. Alors que la Grande-Bretagne se veut le temple de la démocratie, et

---

\* PANKHURST Emmeline, *Suffragette. My Own Story*, London, Hesperus, 2015 [1914], traduction française : *Suffragette. Genèse d'une militante*, Maisons-Laffitte, Ampelos, 2015 ; PANKHURST Sylvia, *The Suffragette Movement: An Intimate Account of Persons and Ideals*, London, 1931.

Westminster la « mère de tous les Parlements », le suffrage est tout sauf universel. Les sujets des colonies du vaste Empire britannique, qui comprend environ un cinquième des terres émergées et un quart de l'humanité, sont exclus du suffrage pour un Parlement qui se prétend « impérial ». Même au sein du Royaume-Uni, malgré une série de combats pour l'extension du droit de vote depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, quelque 40 % des hommes en sont toujours privés, en particulier les ouvriers itinérants ou sans emploi ni logement fixes. Quant aux femmes, elles en sont toutes exclues et, en 1867, le Parlement a rejeté un amendement de John Stuart Mill (1806-1873), qui introduisait un suffrage pour une minorité d'entre elles\*. L'accès à la plupart des professions libérales leur est interdit et les études supérieures ne sont possibles que pour une infime minorité d'entre elles, sans qu'elles puissent obtenir de diplôme. Ce n'est que depuis 1882 que les femmes mariées peuvent accéder à la propriété, hériter ou léguer : auparavant, tous leurs biens appartenaient à leur mari, après avoir appartenu à leur père. Seules disposent de quelques droits la petite minorité de celles qui vivent seules, les veuves et certaines célibataires, ces dernières risquant cependant l'opprobre si elles s'engagent dans une activité supposée masculine.

Pour les femmes des classes populaires, cette question de la propriété ne se pose pas. Mais le patriarcat s'impose également à elles. De nombreux emplois artisanaux et qualifiés leur sont fermés. Quand elles sont salariées, c'est souvent comme domestiques, travail dont le huis clos dissimule en général une exploitation féroce, à laquelle échappent celles qui le peuvent, fût-ce en travaillant à l'usine. Dans les

---

\* En français, voir : STUART MILL John et TAYLOR Harriet, *Écrits sur l'égalité des sexes*, textes traduits et présentés par François Orazi, Lyon, ENS Éditions, 2014.

ateliers, les femmes occupent souvent les emplois considérés comme les moins qualifiés, toujours moins bien payés.

Depuis le milieu du siècle, des femmes mènent plusieurs combats. Une Société pour la promotion de l'emploi des femmes a été créée en 1859. À partir des années 1860, Emily Davies (1830-1921) milite pour leur accès à l'université, et Elizabeth Garrett Anderson (1836-1917) pour leur admission dans les professions médicales. Frances Power Cobbe (1822-1904) combat la complaisance de la justice face aux violences conjugales. Josephine Butler (1828-1906) mène une longue campagne pour l'abolition des lois sur les « maladies contagieuses », qui répriment les prostituées; d'autres encore se battent contre la prostitution des fillettes.

Le combat pour le suffrage se développe dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle. Précédant historiquement les suffragettes, les suffragistes sont légalistes et utilisent les moyens de pression classiques de l'époque : réunions publiques, brochures, pétitions et lobbying parlementaire. Elles se heurtent à l'hostilité de nombreux hommes politiques et, au-delà, de toute une partie de la société victorienne. On leur oppose que la place des femmes est au foyer, qu'un rôle public leur ôterait toute féminité, ou encore qu'elles sont trop sujettes aux émotions pour voter. On souligne que si les femmes avaient le droit de vote, le Parlement et le gouvernement en seraient moins virils, et donc moins à même de faire la guerre et de consolider l'empire. Ou encore, on ajoute que les femmes elles-mêmes ne sont pas intéressées par le droit de vote.

Mais les suffragistes persévèrent. À la fin du siècle, leur combat s'inscrit dans un ensemble de luttes menées dans différents pays. En 1904, ces militantes forment l'International Woman Suffrage Alliance (IWSA, Alliance internationale pour le suffrage des femmes), alors basée à Londres.

Aux États-Unis, les femmes obtiennent le droit de voter dans certains États. En Nouvelle-Zélande, au terme de deux décennies de luttes, il est acquis en 1893 et, alors que les délais sont courts, les femmes s'enregistrent et votent massivement. En Australie, autre colonie de peuplement britannique, les femmes votent dans tout le pays à partir de 1902. Autre facteur : la « guerre des Boers » (1899-1902), menée par le gouvernement britannique au nom de la défense des droits des anglophones. Si l'armée britannique va en Afrique du Sud combattre pour les libertés, demandent les suffragistes, pourquoi ne pas commencer par celles des femmes en Grande-Bretagne même ?

C'est dans ce contexte, alors que le Parlement de Westminster et les principaux dirigeants politiques s'opposent à toute évolution, que le mouvement pour le suffrage se divise. Aux yeux des suffragettes, les suffragistes sont trop passives. « Des actes, pas des mots », lance la WSPU, fondée en 1903, comme une critique du légalisme de la NUWSS. À la fin de la décennie 1900, les suffragettes apparaissent certes comme les principales actrices de la lutte pour le suffrage. En 1912, la WSPU compte entre 4000 et 5000 membres, surtout dans le sud de l'Angleterre et dans la *middle class*\*. Mais, en 1913, la NUWSS en compte 52000, une progression spectaculaire par rapport aux quelque 8000 membres de 1908\*\*. Elles sont réparties dans 460 sections à travers tout le pays (contre 90 pour la WSPU et 61 pour la Women's Freedom League)\*\*\*. La

---

\* PUGH Martin, *The March of the Women*, Oxford, Oxford University Press, 2000, pp. 210-212. L'auteur souligne cependant la difficulté à établir des chiffres fiables.

\*\* *Ibid.*, pp. 254-256.

\*\*\* A. J. R. (ed.), *The Suffrage Annual and Women's Who's Who*, London, Stanley Paul, 1913.

NUWSS est en réalité la principale organisation. Mais elle n'est pas uniforme, en particulier socialement.

Parallèlement, le mouvement ouvrier s'est beaucoup développé, et des ouvrières se sont organisées. En 1888, la grève des allumettières de l'usine Bryant and May, à l'est de Londres, n'est pas du tout la première grève de femmes, mais elle est relayée dans la presse. Elle joue sans doute un rôle d'entraînement pour une autre lutte, mieux documentée, celle des dockers de Londres en 1889\*. Désormais, des femmes adhèrent à des trade-unions en plein essor ou, plus souvent, en forment. C'est ainsi que, à la fin des années 1890, les ouvrières du textile de la région de Manchester ont déjà des habitudes militantes, des liens de solidarité, voire toute une pratique de l'organisation syndicale. Cette expérience sera précieuse pour mener le combat pour le suffrage.

Le Lancashire, autour de Manchester, est la grande région cotonnière. C'est là qu'a commencé, un siècle auparavant, la révolution du textile, qui a joué un rôle moteur dans l'industrialisation du pays et de l'Europe. Les villes de la région ont poussé comme des champignons, avec des centaines de fabriques, attirant des dizaines de milliers de migrants des campagnes, des comtés voisins et d'Irlande. En 1900, environ 250 000 femmes y sont employées dans le coton, notamment dans le tissage. Dans des villes comme Burnley, Preston ou Blackburn, trois quarts des jeunes femmes célibataires, ainsi qu'un tiers des femmes mariées, travaillent dans les usines – des taux largement supérieurs aux moyennes nationales. Longtemps tenues à l'écart du mouvement syndical, elles s'organisent

---

\* Sur cette grève, voir RAW Louise, *Striking a Light: The Bryant and May Matchwomen and their Place in History*, London, Continuum, 2011.

depuis le début des années 1890. Manchester n'est pas seulement «Cottonopolis» : c'est aussi la capitale du radicalisme. C'est ici qu'en 1819, le massacre par la troupe d'une foule rassemblée pour un meeting démocratique, «Peterloo», a été un moment fondateur pour des générations de militants. C'est aussi la grande ville du chartisme, ce vaste mouvement qui a constitué le premier véritable parti ouvrier de l'histoire. À la fin du siècle, Manchester et le Lancashire ouvrier sont devenus un terreau fertile pour le trade-unionisme et le socialisme.

Emmeline Pankhurst a été membre de l'Independent Labour Party (ILP, Parti travailliste indépendant) de Keir Hardie, la principale organisation ouvrière avant 1900. Sous sa bannière, elle a été élue, en 1894, à un Board of Guardians, un conseil d'administration qui gère l'assistance aux pauvres. Elle siège à la direction du parti, avant de s'en éloigner, écœurée par le sexisme de certains. En 1903, elle fonde donc la WSPU, où seul le droit de vote des femmes est un objectif valable : « Nos membres ne pensent qu'à une chose; elles concentrent toutes leurs forces sur un objectif, l'égalité politique avec les hommes. Aucune membre de la WSPU ne partage son attention entre le suffrage et d'autres réformes sociales\*. » L'intransigeance des parlementaires comme Asquith et de nombreux hommes occupant des positions de pouvoir sur la question du vote contribue à ce que celle-ci éclipse les autres.

Du côté des militantes radicales, la lutte pour le suffrage s'inscrit dans un combat plus vaste pour l'émancipation : pour de meilleures conditions de travail et contre les inégalités de salaire; pour le droit des filles à l'éducation et pour celui des épouses au divorce; pour l'égalité des droits

---

\* PANKHURST E., *My Own Story*, *op. cit.*, chapitre IV.

avec les hommes pour la garde des enfants ; pour le droit des femmes au travail, à une époque où le salaire familial gagné par le mari est la norme, plaçant les femmes dans une dépendance qu'elles sont de plus en plus nombreuses à refuser. Le militantisme lui-même est un combat, pour ces femmes qui doivent souvent tout à la fois élever une famille et gagner leur vie. Elles sont souvent engagées dans des groupes socialistes, comme l'ILP, les Clarion Clubs, puis dans le Parti travailliste (Labour Party), constitué entre 1900 et 1906 à l'initiative de trade-unions cherchant à acquérir une représentation parlementaire. Les suffragistes radicales ont l'égalité chevillée au corps : pour elle, le combat pour les droits des femmes est lié à celui pour l'émancipation ouvrière et au socialisme. Nombre d'entre elles sont impliquées non seulement dans les trade-unions, mais aussi dans les églises ouvrières, les coopératives, ou le mouvement pour l'éducation des adultes.

Le 1<sup>er</sup> mai 1900, elles lancent une pétition pour le droit de vote des femmes, auprès des seules ouvrières du coton. Elles vont les rencontrer dans toutes les usines, y compris les plus petites filatures, parcourant toutes les villes textiles du nord-ouest ; elles recueillent plus de 29 359 signatures. Favorables au suffrage universel, elles s'opposent au suffrage censitaire que réclame Emmeline Pankhurst. Elles regardent la WSPU avec méfiance, rejetant les méthodes musclées des suffragettes comme l'incendie. Elles critiquent la façon qu'ont ces «dames» de faire parler d'elles et de se mettre en scène. Alors que la WSPU a été formée en 1903 et que ses actions les plus spectaculaires commencent en 1909, certaines suffragistes sont engagées depuis 1893. Tandis que les suffragettes, pour l'essentiel issues de la classe moyenne, peuvent s'appuyer sur des domestiques pour les aider à élever leurs enfants, les

ouvrières suffragistes doivent mener de front engagement politique et double journée de travail. Leur vie conjugale pâtit souvent de leurs opinions et de leurs activités, comme le soulignera l'ouvrière Hannah Mitchell (1872-1956) : « Aucune cause ne peut être gagnée entre le déjeuner et le thé, et celles d'entre nous qui étaient mariées devaient travailler avec une main liée dans le dos\* . » Leur engagement peut les amener à perdre leur emploi. Quand elles prennent la parole dans l'espace public, elles sont fréquemment agressées verbalement, voire physiquement, par les badauds hostiles au suffrage : des hommes les insultent, leur jettent des projectiles et les brutalisent.

Ce livre raconte le quotidien de leur engagement, les progrès qu'elles accomplissent dans la poursuite de leurs objectifs, les obstacles et les échecs aussi. Il guide le lecteur dans les usines textiles, avec leur division du travail et leurs différents métiers, les cardeuses et les fileuses, les soigneuses et les bancbrocheuses, les bobineuses et les tisseuses, les chemisières et les tailleuses... Il l'emmène dans les petites réunions et les excursions militantes à vélo ou en roulotte, les discussions interminables entre militants et entre tendances, les prises de parole sur les places publiques, la collecte des signatures, ou encore dans les meetings et les grandes manifestations.

### *Du combat féministe à l'histoire des femmes*

Les auteures, Jill Liddington (née en 1946) et Jill Norris (1949-1985), sont issues du mouvement qui, à partir du

---

\* MITCHELL Hannah, *The Hard Way Up. The Autobiography of Hannah Mitchell, Suffragette and Rebel*, ed. Geoffrey Mitchell, London, Faber and Faber, 1968, p. 130. Le personnage fictif de Maud Watts, dans le film *Suffragette*, est en partie inspiré de Hannah Mitchell.

début des années 1970, inspiré par l'essor du mouvement de libération des femmes, s'intéresse à leur histoire\*. Elles appartiennent à une génération qui rejette les conceptions sexistes alors en vigueur. Jill Liddington, par exemple, constitue des petits groupes féministes là où elle vit, et elle créera avec Jill Norris un groupe d'histoire des femmes à Manchester. En 1973, l'historienne britannique Sheila Rowbotham a publié un livre-manifeste : *Hidden from History: 300 Years of Women's Oppression and the Fight Against It* (« Oubliées de l'histoire : 300 ans d'oppression des femmes et le combat contre cela »)\*\*. Ce petit ouvrage dessine un programme de recherche pour tout ce qu'on ignore sur l'histoire des femmes, faute de l'avoir cherché. Il s'agit de poser de nouvelles questions mais aussi de mobiliser des sources auxquelles les historiens ne se sont pas intéressés. En 1974, un documentaire télévisé à succès, *Shoulder to Shoulder* (« Épaule contre épaule »), exhume l'histoire des suffragettes pour le grand public. Les deux Jill sont aussi marquées par un autre « mouvement » qui enjambe les années 1960 et 1970 : le History Workshop (« l'atelier de l'histoire »). Celui-ci, fondé par Raphael Samuel (1934-1996) à Ruskin College – un collège d'Oxford s'adressant aux adultes en reprise d'études –, vise à démocratiser l'histoire en diffusant sa pratique aux non-professionnels. L'histoire appartient à toutes et à tous, proclame le History Workshop, qui organise de grandes conférences à travers le pays.

À l'origine de *One Hand Tied Behind Us*, dont l'*Histoire des suffragistes radicales* est la traduction, se trouve enfin une histoire improbable. Quand Jill Liddington quitte Londres pour aller vivre près de Manchester, en 1974,

---

\* LIDDINGTON Jill, « Jill Norris (1949-1985) », *History Workshop*, n° 21, printemps 1986, pp. 225-227.

\*\* Londres, Pluto, 1973.

elle lit dans un journal local un article intitulé : « Women's fight in the North West » (« Le combat des femmes dans le Nord-Ouest »). L'auteure, Jill Norris, y évoque l'histoire des ouvrières radicales du coton qui vivaient et travaillaient dans la région avant la Grande Guerre, et demande à toute personne intéressée d'entrer en contact avec elle. Les deux Jill se rencontrent et s'accordent pour explorer alors une terre inconnue, le mouvement suffragiste du nord de l'Angleterre. Elles ne sont pas historiennes de métier. Jill Norris est institutrice. Leur intérêt pour l'histoire vient de leur engagement féministe et socialiste, et de la lecture de deux livres en particulier, *Hidden from History* et *The Hard Way Up*, l'autobiographie de Hannah Mitchell. Dans un bilan d'étape rédigé pour une conférence en 1975, elles soulignent : « L'histoire n'a pas été écrite de *notre* point de vue. L'écriture de l'histoire est traditionnellement monopolisée par l'élite dominante, pour servir les intérêts de cette classe. [...] L'histoire des femmes, comme celle des serfs et des esclaves, est l'histoire d'une lutte pour le contrôle sur notre corps et sur notre force de travail\* »

Convaincues qu'il y a toute une histoire à exhumer, elles commencent à travailler ensemble, jonglant entre cette recherche et des emplois d'enseignante à temps partiel\*\*. Elles dépouillent les vieux journaux et les archives

---

\* Manifeste présenté à la Women's Liberation Conference de Manchester, en 1975, cité in LIDDINGTON Jill, « Jill Norris », *History Workshop*, art. cit., pp. 225-227.

\*\* Jill Liddington et Jill Norris ne mobilisent pas la catégorie du genre. Au milieu des années 1970, les historiennes féministes cherchent surtout à recouvrer l'expérience des femmes, pas encore à discuter de la construction des identités de genre. Voir LIDDINGTON Jill, « History, feminism and gender studies », *University of Leeds, Centre for Interdisciplinary Gender Studies: Working Paper 1. Feminist Scholarship: within/across/between/beyond the disciplines*, 2001. [www.jliddington.org.uk/cig1.html](http://www.jliddington.org.uk/cig1.html)

locales, bien que les registres des sociétés ouvrières soient rarement conservés. Et elles commencent à interroger les gens autour d'elles. Qui se souvient de la suffragette Annie Kenney (1879-1953), qui a commencé à travailler à 10 ans dans une usine d'Oldham, demande Jill Liddington, qui vit alors dans cette ville proche de Manchester? Une voisine se rappelle précisément, par exemple, que son père trouvait choquant qu'Annie Kenney « montre ses chevilles » quand elle s'adressait à un meeting d'ouvrières\*. De proche en proche, par le bouche à oreille, les auteures entendent parler d'une certaine Mary Cooper, dont la mère a longtemps été militante pour le suffrage. Née en 1900, Mary est mécontente que les livres d'histoire passent sous silence les combats des suffragistes au profit des Pankhurst. Sa mère, Selina Cooper (1864-1946), ouvrière depuis l'âge de 10 ans, est une socialiste qui combat pour le suffrage des femmes, avec le soutien de son mari, Robert, un tisserand qui avait rejoint la Men's League for Women's Suffrage (Ligue des hommes pour le suffrage des femmes). Elle a été permanente de la NUWSS à partir de 1906. Mary Cooper raconte cette histoire aux auteures et à leur magnétophone. Ayant toujours habité dans la maison familiale de Nelson, où vivaient donc ses parents, elle exhume des registres, des vieux courriers et des photos. Sur la base de cette mine d'or, Jill Liddington finira par écrire la biographie de Selina Cooper\*\*. Elles rencontrent aussi Doris Chew, née en 1898, la fille d'Ada Nield Chew (1870-1945). Les auteures publient des appels à témoignage

---

\* LIDDINGTON Jill, « Rediscovering suffrage history », *History Workshop*, n° 4, automne 1977, p. 193.

\*\* LIDDINGTON Jill, *The Life and Times of a Respectable Rebel: Selina Cooper 1864-1946*, London, Virago Press, 1984.

dans « trois douzaines de journaux locaux\* », multipliant ainsi les rencontres. Ces témoignages permettent d'enrichir le tableau vivant d'un mouvement ouvrier féministe, qui a précédé puis coexisté avec celui des suffragettes.

C'est donc progressivement, empiriquement, que les auteures utilisent les témoignages oraux, une histoire qui a été transmise de mère en fille, pour écrire ce qui ne l'a jamais été. L'histoire orale en est encore à ses balbutiements et l'université la rejette : quelle fiabilité ont les souvenirs, *a fortiori* à soixante-dix ans d'écart ? Mais, pour qui veut écrire l'histoire des femmes des classes populaires, ces témoignages sont une façon de contourner le double biais des sources écrites, essentiellement produites par des hommes et par des lettrés, rarement par des femmes, *a fortiori* des ouvrières. Certes, l'histoire orale n'est pas sans poser de problèmes : à trois quarts de siècle de distance, les souvenirs sont souvent confus et la chronologie bousculée. Certains événements sont oubliés tandis que d'autres prennent une importance démesurée. Les témoins confondent parfois ce qu'ils ont vécu avec ce qu'ils ont lu ou entendu ensuite sur ce passé. Mais en même temps, les entretiens permettent de recouvrer des anecdotes significatives, qu'aucune archive écrite ne fige. « Parce que les suffragistes radicales sont devenues anonymes et n'ont pas été célébrées une fois que le vote a été obtenu », souligne Jill Liddington, parce que « leur action est mal documentée », « elles apparaissent comme des figures irréelles » aux chercheuses. « Enregistrer une conversation avec une personne qui peut les ressusciter devient un processus captivant\*\* ». Et puis, les souvenirs

---

\* LIDDINGTON Jill, « Rediscovering suffrage history », art. cit., p. 199.

\*\* *Ibid.*, p. 201.

collectés oralement sont croisés avec des sources écrites : des registres syndicaux, des textes autobiographiques ou des coupures de presse.

Les auteures découvrent ainsi le rôle d'organisations d'ouvrières oubliées, comme le Lancashire and Cheshire Women Textile and Other Workers' Representation Committee. Il ressort de leur enquête que, dans la région, le mouvement pour le suffrage des femmes s'est appuyé sur le mouvement ouvrier : c'est parce qu'elles sont organisées dans leurs entreprises, dans des trade-unions, que ces militantes parviennent à s'organiser pour le suffrage. Les historiennes redécouvrent aussi des modalités de leur action, comme ces meetings en plein air, qui s'appuient parfois sur le fait qu'en été, les travailleurs des villes cotonnières passent la soirée dehors et que certains soirs de la semaine, une oratrice peut aisément s'adresser à plusieurs centaines de personnes.

Le récit qu'elles livrent dépasse largement l'histoire locale : les militantes dont il est question portent le combat sur la place publique ; elles s'inscrivent dans un combat plus vaste pour l'émancipation des femmes et des ouvriers. Elles recueillent des signatures pour une pétition qu'elles apportent au Parlement. Quand commencent les actions de la WSPU, elles les suivent de près, et même si elles divergent sur les moyens d'action employés, elles partagent une solidarité face à la répression. Elles sont souvent impliquées dans un mouvement socialiste en plein essor, où on manifeste le 1<sup>er</sup> Mai en solidarité avec les travailleurs du monde entier. Elles appartiennent à une génération de militantes qui émerge dans différents pays industrialisés, à l'instar de l'ouvrière tisseuse syndicaliste et socialiste française Lucie Baud (1870-1913), de la socialiste et féministe autrichienne

Adelheid Popp (1869-1939), des militantes américaines Mary Harris Jones (« Maman Jones », 1837-1930) ou Elizabeth Gurley Flynn (1890-1964), ou encore des figures plus connues que sont les socialistes Clara Zetkin (1857-1933) et Rosa Luxemburg (1871-1919)\*.

Quand le pays entre en guerre, en août 1914, les trois grands partis – libéral, conservateur et travailliste – en appellent à l’union nationale contre l’ennemi. La Fédération des syndicats, le Trades Union Congress (TUC), proclame une trêve. La presse, soumise à la censure, participe à toute une propagande belliqueuse. Près de deux millions et demi d’hommes s’engagent, avant même l’introduction de la conscription en janvier 1916. La WSPU et la NUWSS suspendent leur action. Emmeline et Christabel Pankhurst deviennent des bellicistes militantes, appelant les hommes à aller combattre au front et les femmes à s’embaucher dans les usines de munitions. Mais les suffragistes radicales, antimilitaristes et pacifistes, s’opposent au conflit, tout comme Sylvia Pankhurst (1882-1960), fille cadette de la famille, qui a rompu avec la WSPU et s’engage résolument dans ce sens. Alors qu’Emmeline et Christabel Pankhurst souscrivent à la germanophobie ambiante, Eva Gore-Booth et Esther Roper se définissent comme des « pacifistes extrêmes »; elles aident les femmes, enfants et vieillards allemands vivant en Angleterre\*\*. « La guerre est avant tout une lutte pour le pouvoir, les territoires ou

---

\* Sur Lucie Baud : PERROT Michelle, *Mélancolie ouvrière*, Grasset, 2012; POPP Adelheid, *La Jeunesse d’une ouvrière*, traduit par Mina Valette, préface d’August Bebel, avant-propos de A. de Morsier, L. Martinet, Lausanne, 1913; réédition Maspero, 1979; réédition (présentée par Georges Haupt et annotée par Karin Königseder), Les Bons Caractères, 2016; *Maman Jones*, Les Bons Caractères, 2012.

\*\* Voir chapitre XIV.

le commerce, et les soldats en sont les ouvriers, qui sont toujours les perdants\* », devait écrire Hannah Mitchell, qui a également rompu avec les Pankhurst.

*One Hand Tied Behind Us* a eu un vaste succès outre-Manche, dans le lectorat militant, dans les universités et auprès d'un large public. Jill Liddington a poursuivi ses recherches sur l'histoire des femmes et du genre\*\*. Si Jill Norris est décédée jeune, en 1985, leur livre écrit à quatre mains a continué à vivre et à être lu par de nouvelles générations. Quarante ans après sa première parution en anglais, il reste un des ouvrages emblématiques de cette nouvelle façon d'écrire l'histoire. Non pas celle, surplombante, des souverains et des « grands hommes », mais celle au ras du sol, au plus près de ces « figures de l'ombre », ces militantes ouvrières du nord-ouest de l'Angleterre, les suffragistes radicales.

Fabrice Bensimon

---

\* MITCHELL H., *The Hard Way Up*, *op. cit.*, p. 183.

\*\* Voir par exemple : LIDDINGTON Jill, *Rebel Girls. Their Fight for the Vote*, Londres, Virago, 2006 ; LIDDINGTON Jill, *Vanishing for the Vote. Suffrage, Citizenship and the Battle for the Census*, Manchester, Manchester University Press, 2014.